

Petite revue de philosophie

Pour sortir le sexisme de nos têtes

Marc Chabot

Volume 4, numéro 2, printemps 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1105550ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1105550ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chabot, M. (1983). Pour sortir le sexisme de nos têtes. *Petite revue de philosophie*, 4(2), 17–31. <https://doi.org/10.7202/1105550ar>

**Pour sortir le sexisme
de nos têtes**

Marc Chabot

*Professeur de philosophie
au CEGEP Garneau*

1. Définir le sexisme¹

En 1979, dans un cours préparé pour la Télé-Université sur la condition féminine et masculine, Lise Dunnigan et moi propositions la définition suivante du sexisme:

C'est la division rigide des rôles et des fonctions selon l'appartenance à un sexe, division qui aliène le potentiel de développement des individus et dont l'un des effets principaux est la discrimination envers les femmes.¹¹²

Pour nous cette définition était claire. Pour ceux et celles qui savent lire entre les lignes, elle dit sensi-

1. Le ton oral de cette article s'explique par le fait qu'il s'agit d'une conférence prononcée à l'Université de Montréal, le 1er mars 1982, dans le cours de madame Louise Marcil-Larose: *Racisme et Sexisme*.
2. *Cours Condition féminine, condition masculine*, Québec, Télé-Université, 1979, p. 39.

blement ceci: tout le monde peut-être sexiste, mais généralement et numériquement le sexisme est l'affaire des hommes.

Je ne reviendrai pas aujourd'hui sur cette définition. Dans sa formulation elle permet à tous de travailler et d'analyser leur univers immédiat et leurs propres pratiques. Les quelques idées que je voudrais développer seront d'un autre ordre. Je ne veux pas traiter du sexisme dans une perspective militante, c'est-à-dire en féministe ou en masculiniste. Le sexisme sera ici posé comme un problème social qui concerne tout le monde et non pas seulement celles qui en souffrent ou ceux qui auraient la bonne volonté de voir cette souffrance.

Cette manière que nous avons maintenant, hommes et femmes, de nous retrancher dans une position strictement dite du «féminin» ou du «masculin» me fait d'ailleurs croire qu'elle est un effet direct du sexisme. C'est la meilleure manière de ne pas en finir avec l'aliénation, même de l'amplifier. Car, *le sexisme, c'est peut-être aussi d'obliger les hommes et les femmes à ne pas penser autre chose que soi-même*. Je souligne au passage que ce sexisme-là est différent du premier dans la mesure où il est le résultat d'une démarche qui initialement se voulait anti-sexiste, mais dans ses effets immédiats il produit lui aussi une division rigide puisqu'il laisse entendre que le fait d'appartenir à un sexe nous empêcherait (en soi) de comprendre ce que vit l'autre sexe. On ne montre jamais très clairement comment cette appartenance spécifique nous met dans un tel état d'incompréhension.

Il y a dans cette attitude une rigidité théorique qui voudrait qu'il y ait des objets pour une pensée mas-

culine et pour une pensée féminine. Ne l'oublions pas, le sexisme procède d'abord et avant tout par exclusion de l'un ou l'autre sexe. Or, tant dans les textes produits par des femmes que dans ceux produits par des hommes, il y a présentement une complaisance à s'afficher, se dire, se penser femme ou homme. Quoiqu'on puisse dire de l'histoire de l'un ou l'autre sexe, je pense que c'est justement d'une liberté d'errer entre l'un et l'autre sexe dont nous avons besoin et qui demeure malgré tout étouffée.

Les hommes, par exemple, sont parfois attentifs à ce que les femmes disent d'elles, mais ils demeurent tout à fait imperméables à ce que les femmes disent d'eux. Cette imperméabilité se manifeste tout autant dans le silence que dans la réaction. Je pense que c'est une forme de sexisme qu'on ne montre pas souvent. Pourtant, c'est l'une des pires, car finalement, cela veut dire qu'on pense vraiment le discours de l'autre comme non-pertinent.

On observe sensiblement le même phénomène à l'inverse. Des doutes planent sur chaque discours masculin, des doutes qui n'ont souvent rien à voir avec une visée critique justifiée mais qui ont leur fondement dans une non-confiance presque d'essence, prenant l'histoire de l'autre sexe comme partie intégrante de tout l'individu. Il y a eu toutes sortes de raisons au silence des hommes, mais il en est désormais une nouvelle: la surveillance étroite qu'on exerce devant toute «parole masculine».

Il faut voir qu'on prend un malin plaisir de chaque côté à mettre l'autre sexe dans une situation de double contrainte. Comme s'il pouvait y avoir quelque part des

gens qui peuvent vivre sans contradictions. Ainsi les hommes se font dire: garde le silence et je t'accuse de ne pas parler, parle et je t'accuse de vouloir nous récupérer. Ainsi les femmes se font dire: pense le privé et tu es une indémodable yvette, pense le public et tu es une sorte de monstre anti-naturel.

Cette surveillance, quoiqu'inévitable dans bien des cas, est génératrice d'un désespoir ressenti par de plus en plus de personnes. Car la question qui nous vient alors en tête est la suivante: sommes-nous marqués au point d'être plus sexistes que jamais au moment même où nous désirons combattre le sexisme par tous les moyens?

Ce cul-de-sac théorique n'est pas vécu par la seule minorité avancée. Il soulève chez les uns et les autres des résistances évidentes aux analyses présentement faites sur les hommes et les femmes. C'est plutôt la minorité avancée qui refuse actuellement de penser le sexisme dans toutes ses dimensions. Car ceux et celles qui subissent tant le sexisme que les analyses du sexisme veulent savoir où nous allons avec toutes ces subtilités féminines et masculines. Je ne crois pas qu'il faille mettre au compte d'une mauvaise volonté (évidemment masculine) ou d'une aliénation (évidemment féminine) les questions et les résistances à ce sujet. Les hommes et les femmes ne vivent pas seulement de négatif.

2. Le sexisme: un concept négatif

Or, le sexisme est un concept entièrement négatif. Dès l'apparition du mot (qui remonte en passant à 1978, dans *Le Petit Robert*), on l'utilise dans un sens péjoratif. Être sexiste est par essence un mal, une faute, une erreur de l'intelligence.

Le problème majeur, c'est que ni les hommes, ni les femmes ne se pensent comme «sexistes». C'est toujours en n'y pensant pas, par ignorance ou par inattention, qu'on est sexiste. Même les femmes se surprennent parfois de l'être, elles en rient et se le pardonnent entre elles, même si elles en souffrent concrètement.

Le sexisme, contrairement au racisme, n'a jamais eu le temps de se penser comme quelque chose de positif, c'est une différence majeure entre les deux concepts.

Les premiers racistes croyaient naïvement faire oeuvre de civilisation en catégorisant chaque être, en proposant des hiérarchies dites naturelles entre elles, en divisant les pays et les régions selon les règles qu'ils voulaient scientifiques. Michael Billig, dans un livre intitulé *L'Internationale raciste*³ a fort bien décrit les liens étroits entre les thèses racistes, les théories eugénistes et les jeunes sciences psychologiques. Pour ces faiseurs de théorie, il était clair que la «science objective avait démontré que tout ne méritait pas de vivre».⁴ Ce n'est d'ailleurs pas seulement des individus qui ne méritaient pas de vivre, mais des idées et plus spécialement celles de démocratie et d'égalité.

Ceux et celles qui s'opposaient à ces thèses avaient au moins devant les yeux des corpus théoriques qui ne trompaient pas. Du Comte de Gobineau au fameux essai d'Hitler, il y avait un corpus signifiant. Malgré cela on s'est quand même trompé plus d'une fois, dans les milieux universitaires comme ailleurs. Le racisme ne se donnait pas à voir facilement.

3. Petite collection Maspero, no 254, 1981.

4. *Ibid.*, p. 24.

Évidemment aujourd'hui, nous n'avons plus la même foi en la science, nous nous méfions de la prétention qu'elle a de tout dire sur les humains. Nous ne croyons plus qu'il existe une nature «féminine et/ou masculine» stable, nous savons les dangers qui nous guettent chaque fois qu'on part de ces lieux pour expliquer les hommes et les femmes. Nous ne sommes pourtant pas à l'abri des généralisations hâtives. Le sexisme comme théorie n'a pas son Adolf Hitler pour nous servir de balise ou de point limite. Encore une fois rien n'est évident. On trouve bien dans l'histoire de la pensée des bouts de textes qui sont d'un sexisme évident. On peut même dire que le livre d'Otto Weininger *Sexe et Caractère* pourrait être cette balise du sexisme. Je demeure convaincu qu'on finira bien par trouver un texte quelque part pour peu qu'on s'en donne la peine, mais je signale qu'il nous aura fallu le chercher et c'est une différence importante.

Dans l'histoire, il y a fort peu de textes explicitement sexistes. C'est toujours d'autre chose dont il est question et au passage, on ramasse les femmes dans le tas. Marc Angenot, dans un livre dont on parle trop peu, *Les Champions des femmes*, note qu'entre le XVe et le XVIIIe siècles, on peut retracer pas moins de 80 traités qui portent sur la supériorité des femmes:

«Quatre-vingts traités, essais, dissertations rien que sur ce thème et seulement en domaine français. Compte tenu des conditions et de la diffusion du livre, depuis l'apparition de l'imprimé jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, on peut affirmer que ce chiffre est spécialement élevé. Il est probablement exact de penser que les ouvrages à l'apologie du sexe féminin ont été pendant ces quatre siècles plus nombreux que les écrits de misogynies explicites et de détracteurs de la femme.»⁵

5. PUQ, 1977, p. 3.

Qu'est-ce à dire? Que le sexisme est une illusion? Pas du tout. Le sexisme existe vraiment dans les textes et les lois. Mais sa démonstration est parfois difficile à produire. Il se peut bien qu'un texte qui tente de démontrer la supériorité des femmes soit tout aussi sexiste qu'un texte strictement misogyne. Mais le problème pour ceux et celles qui travaillent sur le sexisme est un problème de repérage d'abord et de minutie ensuite. Car, et je dois, je crois, le faire remarquer, c'est l'efficacité de nos luttes qui est en jeu chaque fois que nous portons un jugement sur l'histoire ou sur notre présent. Sans nous obliger à une pureté théorique impossible et dont personne n'a le monopole, n'oublions pas que toute démonstration de sexisme est très souvent une accusation et que nous ne pouvons pas faire l'économie de cette démonstration. Déjà que nous avons été jusqu'à maintenant très économes dans les solutions et les alternatives.

3. Devenir des étrangers

Le sexisme est d'autant plus difficile à repenser que les hommes et les femmes n'ont jamais été de complets étrangers. Cela ne veut pas dire qu'ils ne se sont pas faits étrangers ou qu'ils ne se sont pas trouvés étranges à l'occasion, mais ils ne furent pas confrontés les uns aux autres de la même manière que les races entre elles. On imagine mal ce que pouvait être le choc réciproque qu'ont pu ressentir le blanc et le noir la première fois qu'ils se sont rencontrés. Il y avait des différences à expliquer. Or, ces différences pour l'un et l'autre les renvoyaient à des interprétations qu'ils puisaient dans leur propre système de références culturelles.

On a signalé souvent le fait que chez les noirs, la couleur blanche signifiait le retour des morts et des ancêtres et que pour cette raison ils réservèrent aux blancs un accueil chaleureux. Mais les blancs ont toujours (ou très souvent) conclu à l'infériorité de tout ce qui n'était pas comme eux. Il n'est pas certain que ce soit un avantage culturel, même si ce fut un avantage politique.

La proximité des hommes et des femmes ne les a pas empêchés de se sentir et de se définir comme étrangers. Les féministes ont montré que les liens physiques, affectifs et sexuels qui confirmaient cette proximité et qui nous empêchaient de nous sentir comme totalement étrangers l'un à l'autre ont aussi été une sorte d'échappatoire pour les hommes. On sait maintenant qu'il n'est plus possible de faire jouer des sentiments amoureux entre les individus uniquement parce qu'il disent s'aimer ou parce qu'ils font l'amour.

La proximité complique les choses. On aimerait bien l'oublier et pourtant on doit je crois ne jamais l'ignorer.

L'histoire montre aussi qu'il suffit finalement de très peu de temps pour devenir les uns envers les autres de parfaits étrangers. Il n'a pas fallu des siècles de séparation entre l'Europe et l'Amérique pour que les Européens proposent des Américains une image complètement déformée. Ainsi, Carl Jung, l'éminent psychanalyste, dont je ne veux pas mettre en doute le travail, a tout de même écrit ce passage éloquent sur nous :

«Ils sont des Européens avec des manières de nègres et des âmes d'indiens. Bref, ce ne sont plus des Européens mais d'indéfinissables êtres exotiques.»⁶

6. Cité par Ludwing Marcuse dans *La Philosophie américaine*, Idées, no 129, Paris, 1967, p. 10.

Il suffit d'un rien pour devenir étranger à l'autre. Les hommes et les femmes, tous les individus en somme peuvent à un moment ou l'autre ne plus se reconnaître, ne plus être en mesure de sentir entre eux un minimum de solidarité. Les liens entre les humains sont toujours à refaire, toujours à reconstruire. Chaque génération nous le fait sentir, chaque amour nous le fait découvrir.

Les définitions que nous avons de l'homme et de la femme servent de repères, mais nous nous en échappons aussi parce qu'elles ne peuvent pas contenir toutes nos réalités. Déjà il y a des hommes qui tentent d'échapper à la définition que le féminisme donne de l'homme, mais plus encore à la définition officielle de la virilité traditionnelle. Les femmes ont beaucoup insisté sur cette aliénation dans laquelle les canons de la féminité les enfermaient. Il y a en chacun de nous un mouvement constant qui nous fait osciller d'un point à l'autre, qui nous fait refuser la fixité. Nous le savons bien que toute définition a quelque chose de momifiant et cela nous fait peur. Même ceux et celles qui rêvent d'une fixité finissent par être déplacés, par bifurquer. En fait, il ne suffit pas de cesser d'attribuer à l'un ou l'autre sexe des rôles et des fonctions spécifiques pour que nous voyions s'envoler le sexisme. C'est du sexisme dans nos têtes dont il faut se débarrasser et c'est le plus difficile.

4. Histoire patriarcale et histoire générale

La société patriarcale dont on commence à peine à sortir avait pour se conserver intacte inventé son histoire. Toute société s'invente une histoire d'elle-même pour s'auto-représenter, pour justifier son état d'être. Pour ce faire, elle choisit à même les restes de

l'histoire générale. Elle privilégie certains aspects, tait les autres, impose le silence, censure, éloigne d'elle toute image qui viendrait brouiller sa réalité.

L'histoire de la société patriarcale n'est pas et ne sera jamais toute l'histoire, malgré sa domination, malgré ses prétentions. De cette histoire nous avons depuis quelques années rejeté énormément de choses, nous avons décodé son discours, démantelé certains réseaux d'explication, ébranlé des certitudes, semé le doute un peu partout. Ces rejets ont souvent été faits d'un bloc, sans discernement, plus par stratégie, par défoulement que par pertinence. Il me semble qu'on peut difficilement poursuivre sur cette voie encore pendant longtemps. Parce que nous fabriquons de nouveau des illusions, parce que nous déformons les faits, parce que nous confondons l'histoire de la société patriarcale et l'histoire générale. Or, nous avons besoin de la dernière, car c'est au-delà des rejets que nous voudrions aller. Nous avons besoin de l'histoire générale pour y puiser ce qui nous est nécessaire pour nous retrouver. Le principe de la table rase est efficace mais il peut nous faire rejeter des matériaux essentiels à la reconstruction d'une autre société.

Pour ne donner qu'un exemple, il est étonnant de retrouver chez Platon une idée sur l'égalité des sexes qui non seulement n'attirera pas notre attention, mais dont lui-même n'exploitera pas le contenu. On peut même dire que Platon s'est évertué à la contredire. Je cite ce passage de *La République*:

- Si donc il apparaît que les deux sexes diffèrent entre eux pour ce qui est de leur aptitude à exercer certain art ou certaine fonction, nous dirons qu'il faut assigner cet art ou cette fonction à l'un ou l'autre sexe; mais si la différence consiste seulement

à ce que la femelle enfante et le mâle engendre, nous n'admettrons pas cela comme démontré que la femme diffère de l'homme sous le rapport qui nous occupe et nous continuerons à penser que les gardiens et leurs femmes doivent remplir les mêmes emplois.»⁷

Cherchez dans l'histoire de la philosophie des auteurs qui se sont véritablement intéressés à un passage comme celui-là, ils sont très rares. Non seulement on n'en parle pas, mais on ira jusqu'à laisser entendre que cette citation n'est pas vraiment intéressante, ou encore que c'est essayer de faire dire à Platon des choses qu'il n'a pas dites. Cette résistance n'est toutefois pas celle qui se veut objective ou qui voudrait s'en tenir à ce qui importe chez Platon. C'est la plupart du temps, et très subjectivement, que dans ces milieux, les rapports hommes/femmes sont perçus comme quelque chose d'insignifiant pour l'histoire de la pensée. Voilà pour moi une forme de sexisme qui nous échappe fréquemment. C'est pourtant celui qui demeure très efficace. Je le répète, nous faisons des choix dans les restes de l'histoire et je ne suis toujours pas convaincu qu'ils soient faits uniquement à partir d'une objectivité réelle.

Le sexisme est davantage constaté qu'expliqué. Le sexisme n'est pas le simple résultat d'une haine légendaire des hommes envers les femmes. Le sexisme n'est pas non plus le fait d'une volonté toujours avouée d'écraser l'autre. Ce qui nous incombe n'est pas simplement de dénoncer cette haine, mais de trouver le moyen de l'éviter. Actuellement, on vit une crise d'identité; bien des gens avouent ne plus savoir ce qu'il en est du masculin et du féminin. Nous passons tous par des

7. Platon, *La République*, Garnier/Flammarion, no 90, p. 209.

phases plus ou moins négatives et positives, nos systèmes de références sont perturbés.

Le pire des sexismes, c'est peut-être celui qui ne permet plus à personne de se tromper, qui ne donne même plus la chance à personne d'être en situation de recherche sur soi. Margaret Mead dans une conversation avec l'écrivain noir James Baldwin disait que «toutes les relations sans espoir sont dévastatrices» et elle ne souffrait pas, je pense, d'un trop plein de sentimentalisme. Un peu plus loin, elle ajoutait cette toute petite remarque à propos du mariage dans nos sociétés: «Qu'a été le mariage jusqu'à présent? À peu près tout ce qu'on peut imaginer.» Il en est ainsi des hommes et des femmes, et on commence maintenant à s'en rendre compte. Les morceaux d'histoire des femmes que les féministes sont à retrouver, l'intérêt pour un phénomène comme la «couvade», la mise en question radicale du rôle des mères dans l'histoire, montrent que nous commençons à peine à découvrir ce que nous avons été. Si nous cherchons ailleurs ce n'est pas pour attaquer notre société, mais plutôt parce que nous faisons le constat que cette société nous étouffe, qu'elle n'arrive plus à combler nos désirs, nos espoirs, qu'elle a épuisé ses moyens. Nous ne nous reconnaissons plus quand elle s'adresse à nous.

Décidément, l'histoire de la société patriarcale n'est pas toute l'histoire. Depuis une dizaine d'années les marges de cette histoire n'ont pas cessé de s'élargir; nous sommes tous plus ou moins en dehors de cette histoire officielle et dominante. Mais ce que nous avons du mal à saisir, c'est qu'une fois que nous avons traversé les marges, il n'est plus du tout possible de lire de la même manière le passé.

Récemment, j'étais surpris de lire dans le *Discours de la servitude volontaire*, écrit en 1576, le passage suivant:

«Lycurque, législateur de Sparte, avait nourri deux chiens, tous deux frères, tous deux allaités du même lait, et les avait habitués, l'un au foyer domestique et l'autre à courir les champs, au son de la trompe et du cornet. Voulant montrer aux Lacédémoniens l'influence de l'éducation sur le naturel, il exposa les deux chiens sur la place publique et mit entre eux une soupe et un lièvre; l'un courut au plat, l'autre au lièvre. Voyez, dit-il, et pourtant ils sont frères».⁸

Le sexisme est lui aussi le résultat d'un entraînement. Le sexisme c'est se trouver dans l'impossibilité de vivre tous les possibles. C'est, pour les hommes, ne plus savoir quoi faire lorsque la soupe n'est plus dans l'assiette, et c'est pour les femmes ne plus savoir quoi faire lorsqu'il n'y a pas d'homme pour manger la soupe. Je pense que nous n'avons pas que des culpabilités à nous renvoyer à la figure, nous avons des responsabilités partagées à ré-inventer.

J'enseigne depuis sept ans dans un Cegep et j'ai souvent l'impression que les étudiants et les étudiantes nous demandent non seulement de faire état devant eux de nos expériences, mais d'être en mesure de leur fournir quelques concepts qui leur permettraient de lire le monde dans lequel ils vivent. Cette année un étudiant m'a demandé: «Qu'aviez-vous contre la famille en 1970?» Je savais qu'une réponse à l'emporte-pièce qui ne ménagerait pas les pères, les mères et les enfants d'il y a 10 ans n'aurait pas suffi. J'avais devant moi quelqu'un qui ne me demandait pas de refaire le procès

8. Étienne, De la Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, Paris, Payot, 1976, p. 192.

de la famille traditionnelle, avec la violence que nous avons eue pour elle. Il exigeait de la pertinence et de la rigueur dans la réponse. Comment lui raconter ce rêve fou que nous avons de tuer la famille? Pour eux, le sexisme n'est pas plus évident que le combat contre le sexisme. En soi, ils ne choisissent pas nécessairement le plus facile, mais ce qui sera expliqué et non pas simplement dénoncé.

Nous avons tendance à prendre nos acquis pour des certitudes, mais dans tous les domaines et peut-être davantage dans celui des rapports hommes/femmes, chaque génération, que nous le souhaitions ou non, repose pour elle les mêmes questions de fond. Si nous avons en ce domaine une mince expérience, nous avons le devoir non pas seulement d'en faire le plat constat, mais de construire des explications à la mesure de nos espoirs.